

LE CRIME ET SON CHATIMENT

(Voir à partir du n° 1)

TROISIÈME PARTIE

DEUX RIVALES

— Oh ! ne vous défendez plus, c'est bien inutile, à présent. La preuve est là et il ne m'en faut point d'autres, entendez-vous ? Et votre protégée est perdue, bien perdue, cette fois !... Ah ! je vais donc pouvoir me venger !

Elle tournait et retournait le portefeuille entre ses mains fiévreuses.....

Et toujours elle riait cruellement.

— Et je suis sûre que s'il ne s'était pas écoulé tant d'années depuis le crime, on retrouverait, dans l'une des poches du portefeuille, la liste des numéros des cent billets de mille francs qu'y avait placée le notaire, — vous rappelez-vous ce détail de l'instruction ?.....

Et elle cherchait, fouillait, avec précautions, cette fois, dans la crainte d'endommager davantage ce qui en restait.

Mais elle ne trouva rien.

— Non, cette liste n'existe plus : ou bien elle est détruite, ou bien le temps s'est chargé de la faire disparaître. Peu importe, ce que j'ai découvert suffit.

Et secouant le bras de son père avec violence :

— Et c'est Albine Mirande, celle-là dont vous n'avez pas voulu me révéler le nom ; c'est Albine Mirande qui habitait cette maison ; c'est elle qui a été la maîtresse de Gaspard, c'est elle qui l'a tué. Oh ! ne niez pas, vous flis-je.

— Je crois que tu te trompes. Réfléchis bien avant de porter une pareille accusation.....

— Qu'ai-je besoin de réfléchir ? N'en ai-je pas appris maintenant plus que je ne voulais ? Et que me faut-il encore, sinon la certitude que cette maison était bien habitée par Albine Mirande ? Et qu'est-ce que cette femme serait venue faire là, si le terrible secret de sa vie ne l'y avait pas amenée ?..... Répondez-moi donc ! Donnez-moi une raison concluante ! Défendez-la donc, cette femme qui a brisé ma vie et dont le crime m'a déshonorée !

Révéron se taisait, ne trouvant rien à dire.

Et Mathilde, avec emportement :

— Et pour vous ôter toute raison de la défendre, je vais interroger le premier paysan venu et je lui demanderai à qui appartient cette maison et pourquoi elle est ainsi abandonnée, et vous entendrez, comme moi, ce qu'il répondra.

Elle ressortit sur la route..... et de chaque côté, vers le château ou vers Recey, regarda.

Un paysan arrivait, traînant une brouette et allant d'un pas lourd.....

Et les roues de la brouette, mal graissées, faisaient un ori strident, plaintif et monotone.

— J'ai dit le premier venu, fit la marquise, écoutez ce que nous racontera celui-ci.

Le paysan s'approchait.

C'était un des fils du fermier Billeret, — celui qui avait succédé au père à la ferme du Tremble, — un grand gars solide, maigre et nerveux.

La marquise vint à lui. Billeret la reconnut, lâcha sa brouette et la salua gauchement d'un :

— Bien le bonjour, madame, tout à votre respect !

— Mon brave homme, dit Mathilde, mon père et moi nous voudrions vous demander un renseignement.

— A votre service, madame, si je peux vous le donner.

— Il y a longtemps que vous demeurez à Recey ?

— De père en fils, il y a pas mal d'années. C'est moi qui suis le fermier du Tremble. Je suis né à Recey.

— Et vous connaissez tout le monde ?

Comme vous le dites, oui, madame.

— Pourriez-vous me dire à qui appartient cette maisonnette devant laquelle nous nous trouvons ?

— Que oui, je le pourrais..... bien qu'il y ait rudement d'années que personne ne l'habite..... La propriétaire est une nommée Albine Mirande.....

— Albine Mirande ! ! !

Et Mathilde triomphante, regardait son père.

— Comme j'ai dit, oui, madame, reprit Billeret, on n'a pas revu Albine au village depuis plus de vingt-cinq ans.....

— Et on ne sait pas ce qu'elle est devenue ?

— Non, on ne l'a jamais su..... Elle a quitté Recey, en disant qu'elle se rendait à Paris... Depuis elle n'a pas donné de ses nouvelles... Pour moi, voyez-vous, je crois bien qu'elle est morte et comme elle n'avait point de famille, personne ne s'est occupé de s'en assurer.

Mathilde ne quittait pas Révéron du regard.

— Et pourquoi est-elle partie de Recey ?

— Ah ! nous n'en savons rien. Elle était heureuse ; ici, elle gagnait bien sa vie... Elle trouvait de l'ouvrage chez le père Billeret, à la ferme, autant et plus qu'elle n'en pouvait faire..... et comme elle était farande et la plus jolie fille du pays, ça n'était pas le mariage qui devait la gêner...

— Elle était mariée ?

— Non, elle était fille. Mais on l'a demandée plusieurs fois, à ma connaissance. Et pour ce qui est de moi, j'aurais bien voulu qu'elle me prît pour son homme... Le père Billeret aurait peut-être fait la grimace à cause qu'elle n'avait pas d'argent, mais on aurait passé pardessus la grimace... Enfin, elle a refusé, et voilà.....

— N'a-t-elle pas eu une aventure et n'est-ce pas cela qui l'a fait partir ?

— Quelle aventure ? dit le paysan étonné.

— Un amour... Et n'était-elle pas mère ?

— Elle ? Albine Mirande ! Jamais de la vie ! Celui qui vous a dit cela s'est trompé. Elle, la Mirande, un amour ? Ah ! bien, oui, elle était bien trop fière pour cela. Elle ne regardait personne... Et elle les recevait joliment, allez ! ceux qui voulaient lui parler de trop près.

Ce dernier détail intriguait la marquise.

Il s'agissait bien d'Albine Mirande. Il ne s'agissait pas d'une autre. Albine Mirande avait habité là. Albine Mirande était la nourrice de Paul, et ce qui ne faisait plus de doute pour elle, sa mère. Albine Mirande, dans un accès de somnambulisme, s'était trahie... C'était elle